

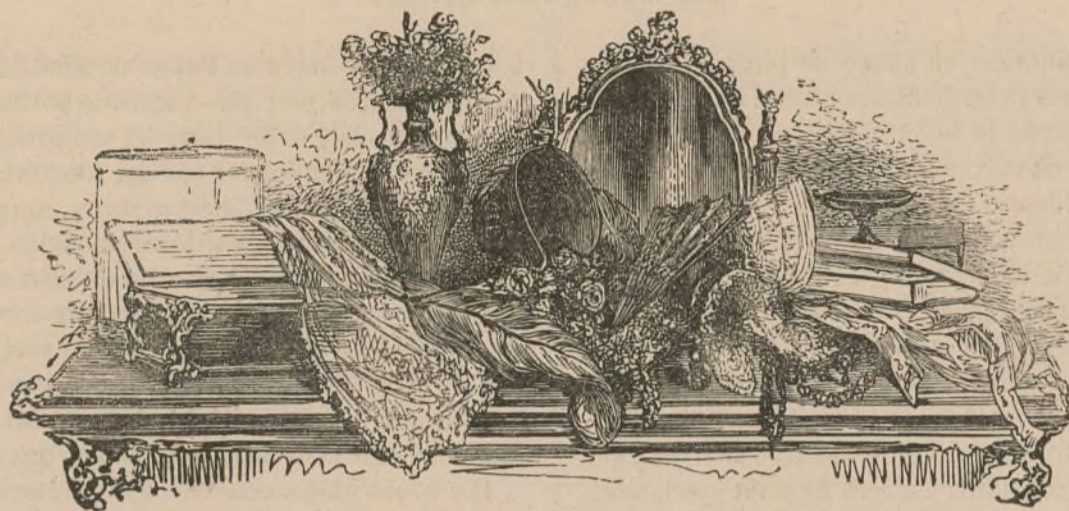


LES MODES PARISIENNES.

Chapeau et coiffure de M^{lles} Chirion et Williaistre, rue N^{ve} S^t Augustin, 13.— Robe de soie de M^{mes} Fauny et Pacherie, rue de la Chaussée d'Antin, 33.— Robe de drap de M^{me} Olivier, r. Mont^{ne}, 169.— Passementeries de Soire Delisle, Place de la Bourse, 31.— Lingerie de M^{me} Payan, r. Vivienne, 13.— Gants Mayer, rue de la Paix, 26.— Parfums Guerlain, rue de la Paix, 11.

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse.

Ayuntamiento de Madrid



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
UNE PASTORALE A MONTMORENCY (1^{re} partie), par
P.-L. JACOB (Bibliophile). — CAUSERIES. — CHRONI-
QUE THÉÂTRALE. — RÉBUS ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



RICHE du présent, encore plus riche d'avenir, telle est la mode en ce moment; et d'autant plus somptueuse, plus capricieuse et fantasque, qu'elle penche un peu vers l'exagération. Voyez, par la ville, le matin, nos Parisiennes : elles ont toutes quelques petits *brimborions* de garniture à leurs robes; point de redingote qui n'ait sa broderie en soutache, en passementerie, — son velours, son galon, ou sa garniture de boutons en velours dits macarons.

Passé deux heures, c'est encore bien mieux : ici ce sont des robes de soie avec devants brodés au passé et point de chaînette; là des robes brodées aussi, mais en délicates passementeries qui semblent retenues de distance en distance par des boutons ou des glands en passementerie; d'autres ont des biais posés en brandebourg ou des petits plissés de rubans placés de même; ou bien ce

sont des robes ayant des revers de dentelle noire s'écartant du bas et dont le pied est surmonté d'une broderie légère encore en passementerie.

Quant aux pelisses, car la pelisse est décidément adoptée, elles sont en velours, satin ou moire, noir, vanille, gros-bleu et gros-vert, garnies de deux hauts volants en dentelle noire ayant en tête une broderie en passementerie.

Nous avons dit que ces pelisses se composaient de cinq lés d'étoffe de soie ou de velours grande largeur; qu'elles étaient plissées du haut sur une pièce arrondie, cachée par un col qui retombe dessus garni d'une dentelle.

On fait aussi beaucoup de visites qui prennent le nom de pelisses, parce qu'elles sont taillées du haut comme une visite, et que, plus longues et fermées devant, elles sont, moins les fronces de celles citées plus haut, en tout semblables : de longueur, d'aspect et de garniture; toutes deux prennent des petites manches garnies de dentelle. Les femmes un peu fortes préfèrent les pelisses sans plis du haut, parce qu'elles ne grossissent pas.

Le manteau ayant une grande pèlerine qui vient devant servir de bouts de manche est aussi dans les formes adoptées pour l'hiver; nous en avons donné le modèle dans le Numéro du 11 octobre.

Les chapeaux ne sont pas moins élégants : capotes de satin avec des rouleaux de velours épinglé pour retenir les coulisses, et ornées de petits bouquets de têtes de plumes; — chapeaux de velours de même couleur, en nuances différentes, mais fondues ou même de deux couleurs bien tranchées, telles que gris-perle et gros-bleu, mais et violet, grenat et vert clair, marron et bleu de France, gris et cerise, sur lesquels on pose des

plumes de fantaisie en forme de plumet, ou des fleurs en velours avec feuillage assorti au chapeau.

A cinq heures la toilette devient capricieuse ; c'est l'heure où elle se permet toutes sortes de coquetteries, l'heure de l'exagération ; mais, il faut le dire, le bon goût parisien s'arrête à la limite, et, bien qu'il se permette d'étranges fantaisies, ces fantaisies sont heureuses : c'est un beau joueur qui risque beaucoup et qui gagne toujours.

Que vous semble d'une robe de taffetas gris-perle à corsage montant pour petit dîner et à corsage décolleté pour dîner d'apparat dont la jupe aurait deux montants espacés formant guirlande, brodés au passé et chaînette, et aurait, dans l'espace séparant les deux guirlandes qui vont en s'amointrissant vers le haut, cinq nœuds de velours cerise, chaque nœud composé de quatre petites coques et deux bouts ? le corsage de la robe montante brodé de même en éventail, et trois nœuds de velours cerise sur le devant ; les manches ayant une guirlande brodée pour simuler le jockey, et une autre guirlande au bas de la manche, ouverte dessus et à la moitié de l'avant-bras, et retenue par un nœud de ruban de velours cerise : certes voici une robe assez excentrique, eh bien elle est jolie, surtout avec une coiffure ou un petit bonnet tout rond, ayant d'un côté une branche de fleurs cerise et de l'autre un nœud de ruban de velours cerise à grands bouts flottants.

Une autre toilette très-jolie et non moins nouvelle, c'est une robe de taffetas d'Italie de nuance tendre ou de pékin à très-larges rayures de couleurs vives sur fond blanc formant pardessus, c'est-à-dire plus courte d'une main que la robe de dessous, et ouverte de chaque côté pour laisser voir ce dessous, qui est ordinairement en mousseline blanche et quelquefois en taffetas blanc. Ces ouvertures de côté sont retenues par des nœuds de ruban. Le corsage est montant et ouvert jusqu'au bas en cœur sur une chemisette brodée, sans col et bordée du haut par une petite dentelle. Les manches sont ouvertes en dedans et presque jusqu'au haut sur des sous-manches de mousseline blanche et rattachées par deux nœuds. Ces ouvertures, le devant du corsage, le bas de la robe et les côtés ouverts sont festonnés mat à grandes dents crêtes de coq. Il faut encore avec cette robe un coquet bonnet tout rond avec son papillon de dentelle relevé d'un côté pour voiler à demi une fleur, et puis toujours les grands rubans tombant, soit de côté, soit du sommet de la tête : cette parure est surtout adoptée par une maîtresse de maison qui attend quelques personnes pour dîner.

On met un grand luxe dans les petits détails d'une semblable toilette, et c'est alors que les broderies délicates que madame Payan a fait faire sur les chemisettes, les sous-manches et les robes de dessous sont appréciées à toute leur va-

leur. Du reste madame Payan ne s'en tient pas à ces accessoires, et, puisque nous parlons de robes pour toilettes de dîner et de petite soirée, nous devons mentionner comme mode d'actualité ses robes de mousseline-tarlatane couvertes de grands volants brodés si légèrement au crochet, que cette broderie n'ôte rien du diaphane de cette légère mousseline, que les femmes mettent sur des dessous de taffetas rose, bleu ou vert-pomme, c'est-à-dire *Pomone*, puisque la désignation de pomme a paru trop vulgaire et qu'on lui a substitué le nom de la déesse des fleurs et des fruits.

Il y a une étoffe nouvelle appelée *twine* ; c'est une espèce de croisé en laine gris mêlé de noir : elle est employée pour redingote - amazone de jeune personne.

Les redingotes de drap gris-caméléon et celles en mérinos mêlé, dont nous avons déjà parlé en les désignant sous ce nom couleur des robes de l'ordre des RR. PP. capucins, ont décidément pris rang parmi les modes de négligé ; on nomme ces couleurs *nuances naturelles*. Il est impossible, en regardant ces couleurs pauvres et tristes, de dire :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Mais nous ne devons pas médire de ce qui est à la mode ; tout ce que veut cette belle capricieuse doit être admirable : nous sommes condamnée à guetter ses moindres fantaisies, à les adorer, à les prôner, comme tout historiographe bien appris doit écrire les hauts faits du héros qui lui demande les honneurs de la postérité.

Ce que nous pouvons admirer en toute sécurité de conscience, ce sont les coiffures que les demoiselles Romain viennent de créer pour les soirées des Italiens et pour les fêtes prochaines.

C'est d'abord une coiffure espagnole en velours cerise formant fanchon par derrière, et dont les bouts retombent de chaque côté après avoir passé devant sur un carré semblable à la coiffure des femmes d'Albano ; le tout bordé d'une résille en or très-légère.

Puis des petits-bords, dont les calottes rondes sont faites d'un filet d'or ; une plume blanche passe devant et va tourner de côté sous le dessous de la passe.

Ces demoiselles emploient beaucoup plus la blonde que la dentelle pour les bonnets du soir ; elles ont adopté la forme ronde si fort en vogue, c'est-à-dire la forme ronde quant aux bonnets : mais les fleurs ou les rubans se disposent de différentes manières et peuvent changer entièrement les bonnets d'aspect, selon tel ou tel arrangement ; car on comprend qu'il faut adopter une mode, mais il faut la soumettre aux exigences des différentes physionomies. Le talent si souple et si varié des demoiselles Romain leur a bientôt fait prendre le goût du moment avec les mille variétés qu'il peut et doit subir.

Nous ne dirons presque rien de leurs chapeaux, qui conservent, comme dans toutes les bonnes maisons, la forme ronde et fermée du bas; les ornements en sont généralement simples et distingués, et, lorsqu'elles posent des plumes, soit en bouquet, soit en plumet de fantaisie, c'est toujours assez bas et très-rapprochées de la forme, de manière à former peu de *fracas*.

Bien que nos habiles modistes aient déjà créé de très-jolies nouveautés, elles ne s'en tiendront pas là; leur imagination a été vivement excitée par les apprêts des fêtes qui devaient avoir lieu pour le mariage de M. le duc de Montpensier sans l'horrible désastre qui désole en ce moment la France. Ce devait être merveilleux, et les fêtes du château de Versailles étaient destinées à faire le pendant des réjouissances de Madrid. Les ambassadeurs, les grands corps de l'État étaient solennellement convoqués dans la demeure de Louis XIV. Dans la salle de gala, de grands cartons, exécutés d'après les dessins pris sur les lieux, devaient représenter les différentes scènes des deux mariages qui viennent d'être célébrés, tandis que trois autres décors du même genre devaient retracer le mariage de Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, fille du Régent, avec Louis I^{er}, roi d'Espagne, fils aîné de Philippe V, en 1724; celui de Louise-Élisabeth de France, fille de Louis XV, avec l'infant don Philippe, autre fils de Philippe V, en 1730; et enfin celui du Dauphin, fils de Louis XV, avec une fille de Philippe V, en 1745. En même temps, pendant trois jours les bals et les spectacles se seraient succédé à la cour. On sait que la pièce de circonstance choisie pour cette solennité était *Fernand Cortez*, qui retrace le triomphe des armées espagnoles. Ces fêtes devaient commencer vers le 15 novembre.

A défaut de ces solennités officielles, il n'est pas douteux que le mariage du duc de Montpensier ne fournisse au monde d'élite l'occasion de soirées et de bals éclatants. On comprend combien les modes vont devenir brillantes et variées; aussi notre prochaine chronique sera consacrée en grande partie aux toilettes de soirée.

Nous profitons de ce moment d'attente pour jeter un coup d'œil sur les ameublements modernes.

Le plus grand luxe règne dans les hôtels ou les appartements. Non contents d'avoir recherché les meubles des anciens artistes sculpteurs en bois et autres artistes en meubles, tels que Boulle; les meubles de la Chine, en laque; les petits meubles vernis de Martin, connus depuis sous le nom de vernis-Martin, les bois dorés, les bois de rose ornés de plaque de vieux-sèvres, on a voulu du nouveau, ou plutôt nos artistes ont voulu prouver qu'ils sauraient les égaler et les surpasser, non pour la grâce des détails, c'est impossible, mais pour la richesse et le confortable.

Pour ne pas entrer dans de trop longs détails sur les meubles anciens et modernes et sur les objets de curiosités qui sont si nombreux, nous nous bornerons à donner l'aperçu d'un appartement dans une condition ordinaire.

L'antichambre est souvent tendu de papier de fantaisie et les fenêtres et les portes sont garnies de rideaux avec lambrequins soutenus par une galerie en bois sculpté. Au milieu du plafond est suspendue une lanterne vitrée style du temps de Louis XVI, c'est-à-dire en bronze doré avec chaîne partant du sommet et tombant en guirlande; quelquefois aussi l'antichambre est dans le même genre que la salle à manger.

Les salles à manger sont très-souvent dans le style moyen âge; elles ont des panneaux en bois indigène avec moulure et sculpture: ou bien elles sont tendues d'étoffes ou de papiers imitant le ton et les reflets des cuirs de Cordoue, rehaussés quelquefois d'arabesques d'or.

L'ameublement se compose généralement d'un buffet-étagère, uni ou sculpté; d'un second buffet, dit de service, dont le bas n'est pas fermé; d'une table sur un seul pied, pouvant se diviser pour y admettre des rallonges; de plusieurs servantes et de chaises. Les seuls bois admis sont le chêne, l'acajou et le noyer.

Le cabinet de travail du maître de la maison est aussi assez sévère, on y emploie fréquemment le style renaissance. Le plafond est alors encadré à une distance de la corniche, par un cadre en moulure de bois de sapin; l'espace qui existe entre la corniche et cette moulure est orné de petits culots qui sont espacés régulièrement alentour. L'intérieur est divisé en compartiments formés par de petites moulures en sapin; la rosace du milieu est disposée pour recevoir un lustre. Les moulures, culots, la corniche sont couverts de papier peint, imitant le chêne neuf. La cheminée et le cadre de sa glace sont en cartonnage imitant le chêne neuf. Les galeries des croisées et des portières sont en chêne, et les étoffes sont en laine à dessins arabesques dite étoffe vénitienne. Souvent le goût du propriétaire ajoute à cet ameublement un trophée d'armes, ou, s'il est amateur de verrerie de Venise ou de Bohême, de porcelaines de Sèvres, de Chine ou de Saxe, il aura des étagères et des meubles anciens remplis ou garnis par ces mille fantaisies de la curiosité.

Le salon est garni par des meubles en bois doré, et le style du temps de Louis XVI est préféré dans ce moment à cause des formes plus petites et par conséquent plus en harmonie avec l'exiguïté de nos appartements. Le style Louis XVI est surtout très à la mode pour les pendules; ces dernières ont remplacé les pendules rocaille du temps de Louis XV, qui ne sont plus du tout en faveur. Cependant, les consoles et les cadres de glaces

contournés en rocaille Louis XV sont conservés, et il n'est pas rare de voir, à côté, une pendule à socles de marbre blanc sculpté et à cannelure et garnie de bronze doré formant des guirlandes d'Amours jouant avec des fruits et des fleurs, le tout d'une perfection de détails inimitable.

Les galeries des fenêtres et des portes sont en bois sculpté doré, et les tentures en damas quinze-seize ou brocatelle. L'écran de cheminée est en bois doré garni d'une fine tapisserie, ouvrage des dames de la maison Simon; il est garni d'une soie peinte d'un sujet pastoral.

Le boudoir ou petit salon, nom que notre époque collet-monté préfère lui donner, est souvent dans le même genre que le salon, cependant ce n'est pas obligatoire; et de même que pour les chambres à coucher, il n'y a point de style arrêté. Les meubles modernes y prennent souvent place, les sofas sans bois, de même que les fauteuils, y vont bien réunis à des tentures de soie ou à des murailles capitonnées. Cependant nous devons dire que le style Louis XVI est en grande vogue pour ces petits salons. Et, si la maîtresse de la maison est amateur de curiosités, cette pièce réunit un heureux mélange de meubles des différentes époques.

La chambre à coucher, ainsi que nous l'avons dit plus haut, peut aussi se varier selon le goût et n'est pas obligée, comme le salon, à un style déterminé. Elle sera toute garnie de dentelle et de mousseline sous des transparents bleus ou roses; elle aura sa cheminée garnie d'une pendule, de porcelaine de Sèvres ou de Saxe, du temps de Louis XVI, en marbre blanc et bronze doré, avec des meubles en laque de Chine ou des meubles en bois de rose ornés de médaillons de porcelaine de vieux-sèvres. Elle peut aussi être tendue de damas bleu, jaune, orange ou vert-pomme surmonté de galeries en bois dorés; avoir un meuble moderne en bois de palissandre sculpté et ses galeries semblables aux meubles de palissandre ou en imitation.

Les fauteuils modernes, confortables y sont généralement adoptés. Les tentures du lit se font à baldaquin carré lorsqu'il n'y a pas d'alcôve. Les lambrequins sont découpés à grandes pointes, et les rideaux de soie recouvrent d'autres rideaux de mousseline brodée. Les galeries doivent naturellement être semblables à celles des fenêtres et des portes: en bois de palissandre sculpté, si on adopte le genre moderne; en bois doré, si l'on préfère le style du temps de Louis XV ou de Louis XVI.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Chapeau de velours orné de roses et de dentelle noire. Mantelet de velours garni de dentelle. Redingote de damas fermée par une rangée de boutons en velours, dit

macarons: ce sont des moules de boutons plats couverts de velours. Coiffure de dentelle noire et rubans.

Robe de soie à dessins tissés dans l'étoffe.

SOIERIES NOUVEAUTÉS.

Au moment où la pluie et le froid forcent nos charmantes voyageuses à chercher un refuge dans la grande cité, au moment où chacune d'elles rêve déjà aux plaisirs et aux fêtes qui les y attendent, aux bals où elles doivent briller, nous devons les aider dans leurs minutieuses recherches et citer une maison où elles pourront trouver tout ce que la soierie peut offrir de plus attrayant et de plus varié.

Cette maison est celle des *Deux-Pages*, 41, rue Vivienne. D'abord nous parlerons de leurs charmantes confections en draps, soieries et velours. Parmi elles nous avons surtout remarqué une délicieuse basquine émeraude à taille ajustée, terminée par une large dentelle noire et dont les manches garnies de boutons grappés et de dentelles rappellent nos riches habits à la Bassompierre; un manteau de velours noir doublé de satin blanc, brodé en soutache, et qu'on appelle reine-blanche; une marie-antoinette en bleu Napoléon bordée d'un velours à filets de même nuance; et puis à côté de ces formes vraiment riches nous avons vu des visites, des frileuses et des mantelets d'un goût parfait et à des prix vraiment très modérés.

Dans cette maison, le même goût préside jusque dans les articles les plus simples. Ainsi quand pour étudier la mode nous courons partout, nous voyons souvent étalés à côté des robes les plus riches et les plus à envier: des reps à 59 sous pour demi-toilette en nuances et qualités parfaites, des armures à larges bandes à 3 fr. 90 c., et enfin des velours tout soie que partout on paye fort cher et que cette maison affiche et donne à qui les veut au prix de 12 fr. 75 c. la metre.

Le bruit ayant été répandu que M. Maurice Beauvais avait cédé son fonds de commerce, nous sommes priés par lui de démentir cette nouvelle, d'autant plus fautive qu'il vient, tout récemment, d'agrandir ses magasins et ses ateliers, devenus insuffisants pour sa nombreuse clientèle.

ÉQUITATION.

Jeudi dernier, M. Leblanc, le directeur du beau manège du faubourg Montmartre, a donné une fête équestre à ses nombreux élèves. Ces derniers avaient amené leurs amis; et les dames, qui, comme on sait, suivent dans le manège un cours spécial, étaient venues pour apprécier en connaissances les progrès de leurs émules. Par leurs applaudissements répétés, elles ont témoigné de l'intérêt qu'elles prenaient à ces manœuvres habiles,

à ces difficultés vaincues avec autant de vigueur que de grâce par des élèves dont plusieurs ne suivent les cours que depuis quelques mois. M. Leblanc a terminé la soirée en exécutant alternativement avec son frère des manœuvres de haute école, dans lesquelles l'un et l'autre se sont montrés écuyers accomplis. Les félicitations des élèves et des invités ont été, pour le maître et pour le professeur, une douce récompense des soins qu'ils se donnent. Des fêtes semblables font une heureuse diversion aux soirées de salon, et ne peuvent manquer d'augmenter encore l'attrait qu'éprouvent les deux sexes pour le noble plaisir de l'équitation.

UNE

PASTORALE A MONTMORENCY.

Six heures sonnaient au clocher de Saint-Gratien, lorsqu'une petite porte s'ouvrit à l'extrémité d'un parc appartenant à une maison de plaisance qui regarde le lac. Cette porte livra passage à une femme qui entra rapidement dans une allée du bois, après avoir regardé autour d'elle pour s'assurer que personne ne l'avait vue. Elle tourna deux ou trois fois la tête, en marchant d'un pas lesté et vif, qu'elle ralentit aussitôt qu'elle se crut assez éloignée de la maison qu'elle avait quittée à la dérobée : alors elle s'arrêta et parut réfléchir, car, se sentant seule pour la première fois de sa vie au milieu d'un bois, elle eut peur et se repentit sérieusement d'avoir commis une imprudence ; mais la beauté du lieu et l'attrait même de la solitude animée par mille oiseaux, l'ombre humide de la feuillée, le soleil pénétrant à travers les clairières, et la douce influence de l'air rempli d'émanations végétales, tout agit sur les sens de la jeune femme, qui, bondissant comme un faon long-temps captif et devenu libre, se mit à courir à l'aventure sans se soucier de la route qu'elle suivait en s'enfonçant dans les bois.

Madame Sophie de R*** n'avait pas vingt ans ; elle était mariée depuis trois années à un homme d'État, fort distingué d'ailleurs au point de vue de la politique, mais d'un âge et d'un caractère beaucoup trop respectables pour qu'une jeune femme se trouvât heureuse avec lui. M. de R*** n'était pas néanmoins de ces maris despotes qui veulent qu'on les adore, quoi qu'on en ait, et qui changent la maison conjugale en une prison cellulaire gouvernée par la défiance et l'espionnage ; mais son rang et sa fortune faisaient de l'étiquette une espèce de geôlière qui gardait à vue la charmante victime qu'il avait épousée. Celle-ci, entourée d'un nombreux domestique, ne se trouvait jamais seule, abandonnée à elle-même. Son séjour à la campagne ne la rendait pas plus

libre, car les habitudes de sa maison de Paris la suivaient à Montmorency, et elle y était continuellement aux prises avec ce qu'on a si bien nommé les *incommodités de la grandeur*. Là, comme ailleurs, elle se voyait obsédée de soins, d'attentions et de curiosité ; on la laissait à peine errer seule dans le parc, et l'inévitable dame de compagnie venait toujours la rejoindre au détour d'une allée : le parc, c'était encore la prison, puisque des murs en fermaient l'enceinte. Cependant une petite porte pouvait donner issue dans le bois, et Sophie de R***, qui en avait découvert la clef, s'était levée ce matin-là, sans bruit, avant tout le monde, pour faire en quelque sorte l'école buissonnière.

Elle pensait avoir pris un costume conforme à son projet, et elle se réjouissait de passer pour quelque fille de marchand retiré, sinon pour une grisette, ce qui eût été alors le comble de son ambition : elle portait une élégante robe de soie noire avec berthe et manchettes de dentelle garnies de nœuds de rubans ; mais elle s'imaginait s'être suffisamment déguisée en se coiffant d'un chapeau de paille d'Italie et en nouant devant elle un tablier de foulard. Elle avait oublié sans doute d'ôter ses boucles d'oreilles de diamants. Ce n'était pas le seul indice qui pût faire deviner sa condition sociale : ses pieds, mignons et cambrés, admirablement chaussés de brodequins de satin, et ses mains délicates ornées de bagues que cachaient des gants de peau jaune-clair irréprochables, témoignaient de son origine aristocratique. Sa beauté n'était pas d'ailleurs de celles qu'on remarque dans les classes inférieures et qui manquent de grâce autant que de distinction : de beaux et abondants cheveux noirs, lissés en bandeaux et relevés derrière la tête, encadraient son visage aux traits fins et harmonieux, dont la ravissante expression prenait par moments une teinte de mélancolie rêveuse ; alors ses grands yeux fendus en amandes avaient des regards distraits et humides ; alors sa bouche, d'ordinaire souriante et entr'ouverte, se contractait en une petite moue pleine de charme et d'éloquence. Mais la physionomie d'une femme, fût-ce la plus attractive et la plus émouvante, est toujours le voile impénétrable de sa pensée.

Tout à coup madame de R*** s'arrêta ; elle avait entendu marcher : c'était un pas lourd et délibéré qui s'avancait de son côté. Les détours de la route ne lui permettaient pas encore de juger de la rencontre qu'elle allait faire ; mais elle se sentit troublée, puis effrayée. Elle eut d'abord l'idée de rebrousser chemin et de regagner la maison, car elle commençait à comprendre l'imprudence de son excursion matinale ; mais, pendant qu'elle hésitait à choisir un parti, elle vit venir à elle la personne qu'elle tremblait de rencontrer, et elle cessa de trembler aussitôt. Le nouveau venu, car

c'était un homme et qui plus est un jeune homme, n'avait rien de redoutable, du moins à la première vue. On ne pouvait pas le moins du monde le soupçonner d'être un voleur ni un assassin : sa figure noble et douce répondait de ses intentions comme de son caractère ; une chevelure blonde et soyeuse, de jolis yeux d'un bleu tendre et limpide, une bouche spirituelle, expressive, dont les lèvres fraîches laissaient deviner de belles dents. C'en était assez pour rassurer une femme plus timide que madame de R***. Elle trouva aussi d'autres motifs de sécurité dans l'examen rapide et minutieux à la fois qu'elle fit de l'inconnu, qui n'était autre qu'un simple paysan. Ce paysan-là néanmoins n'eût pas été déplacé dans la meilleure compagnie, si quelque bonne ou mauvaise fée avait d'un coup de baguette changé en élégants habits de ville sa toilette de campagne : veste, gilet et pantalon de gros nankin cuivré. Il avait la taille élevée et bien prise, le port de tête fier et gracieux, les extrémités fines, c'est-à-dire des pieds et des mains de gentilhomme ; en un mot l'air le moins paysan qu'on pût souhaiter. Aussi madame de R***, restée immobile devant lui, le regardait-elle avec un étonnement mêlé d'admiration.

Il rougit et baissa les yeux le premier, ce qui sans doute invita madame de R*** à rougir et à baisser les yeux à son tour ; mais ils se remirent à se regarder d'un commun accord, et ils rougirent d'intelligence avant que l'un des deux adressât la parole à l'autre. Le paysan, qui portait sur son épaule un bâton de houx auquel pendait un volumineux paquet enveloppé d'un mouchoir à carreaux rouges et bleus, jeta tout à terre, avec son chapeau, pour être plus libre de ses mouvements, en parlant à cette dame qui daignait lui parler d'abord avec une encourageante bienveillance.

« Quel est le chemin d'Enghien-les-Bains ? demanda madame de R***, qui ne voulait qu'entamer la conversation et entendre la voix de ce paysan.

— Ah, mademoiselle, répondit le jeune homme en souriant, vous êtes dans la route qui conduit à Enghien, mais vous lui tournez le dos.

— En vérité ! dit-elle, affectant la surprise, je vous remercie : sans vous je me serais égarée dans le bois, et...

— Le bois n'est pas sûr, mademoiselle, pour une femme seule, et si matin ! Je vais aussi à Enghien, et, si vous me permettez de vous accompagner...

— M'accompagner ! reprit Sophie, qui fut au fond du cœur très-touchée de cette offre, quoiqu'elle fît mine de la refuser : oh, non ! on n'aurait qu'à me voir avec vous !...

— Ayez toute confiance en moi, mademoiselle ; je suis bien connu dans le pays et les environs,

quoique je sois de la commune d'Ormesson, où demeurent mes parents : je me nomme Jean-Pierre, je suis vannier de mon état, et vous aurez de bons renseignements à Enghien sur mon compte...

— Cherchez-vous une place ? interrompit Sophie avec vivacité : j'en ai une excellente à vous offrir dans une maison riche.

— Une place, mademoiselle ! répliqua Jean-Pierre, qui devint grave et presque digne : vous m'offrez, à moi, une place de domestique !

— De valet de chambre, dit madame de R*** embarrassée et regrettant d'avoir fait une pareille offre : je croyais... pardonnez-moi...

— Il n'y a pas d'affront, mademoiselle ; mais je ne suis pas, voyez-vous, un sans cœur ni un faînéant : j'ai servi sept ans, et, si j'avais su lire et écrire, j'aurais fait un officier tout comme un autre. Cependant je n'aimais pas ce métier ; on y est trop esclave : je suis donc rentré à Ormesson après avoir fait mon temps à l'armée, et j'ai pris l'état de vannier. On prétend que je travaille bien ; et, en effet, j'ai déjà ramassé quelques économies, avec lesquelles, sous votre permission, je vais me marier...

(La suite au prochain numéro.)

P.-L. JACOB (BIBLIOPHILE).

Causeries.

*. Madame de C..., qui compte un âge plus que raisonnable, ne peut se consoler de ses charmes perdus, et sans cesse elle est occupée

A réparer des ans l'irréparable outrage,

elle épuise toutes les inventions décevantes qui ont fait de la fabrication du corset un art si menteur, et ses joues resplendent constamment d'un brillant incarnat qui fait la fortune de son parfumeur. A ces prétentions coquettes, madame de C..., qui est légèrement bas-bleu, joint, nous ne dirons pas le souci, mais la manie scientifique ; elle suit les cours les plus savants ; elle parle science et se fait gloire de tenir tête aux plus doctes.

Récemment, elle assistait au cours de l'un de nos plus illustres chimistes, et, comme d'habitude, elle était aussi rapprochée que possible du professeur, tout à coup, au milieu d'une fort savante démonstration sur la puissance des réactifs, les personnes qui entouraient madame de C... demeurent frappées d'effroi en voyant ses joues passer du rose vif au bleu-cobalt. On l'entoure, on lui présente des odeurs sans qu'elle puisse d'abord se rendre compte de l'intérêt dont elle est l'objet. Cependant l'effroi ne fut pas de longue durée, et bientôt on s'aperçut que la substance qui couvrait ses joues avait été modifiée par l'action d'un acide employé par le chimiste dans ses expériences.

Depuis quinze jours, madame de C..., retirée chez elle, médite sur cette leçon pratique ; mais on ne doute pas néanmoins qu'elle ne finisse par reparaitre aussi fraîche que jamais : seulement, elle choisira un rouge plus rebelle à l'action chimique.

*. Pierre Durand, le spirituel chroniqueur, rappelle l'anecdote suivante sur un candidat qui se présente à l'Académie, et dont l'unique titre est d'avoir annoté les OEuvres de Molière.

Il y avait une fois un commentateur très-répandu dans le monde, où il brillait par son bel esprit. Les femmes surtout l'estimaient à cause du tour galant et précieux qu'il savait donner aux moindres bagatelles de la conversation, en les ajustant dans la manière du sonnet d'Oronte. Une de ses protectrices, dont il était l'hôte assidu, et qui tenait un des plus brillants salons de Paris, le présenta comme un écrivain de premier ordre à un prince russe qui n'avait aucune notion de notre littérature.

Le commentateur se fit valoir de son mieux, et comme le prince l'avait écouté avec beaucoup de bienveillance, il voulut le récompenser et achever de l'éblouir en lui offrant ses *OEuvres*; — l'offre fut acceptée avec une exquise politesse, et dès le lendemain les *OEuvres* de Molière, enrichies des fameux commentaires, furent envoyées au noble étranger.

Quelques jours après, le commentateur rencontra de nouveau dans le même salon le prince russe, qui le reconnut, vint à lui avec empressement, et lui dit :

« Je suis charmé de vous revoir, monsieur; j'ai lu votre ouvrage avec le plus vif intérêt, c'est plein d'esprit, de philosophie et de gaieté; vous avez profondément étudié le cœur humain; cependant, permettez-moi une observation.

— Dites, reprit le commentateur, que les paroles du prince avaient gonflé de satisfaction.

— Comment se fait-il que vous, qui êtes sans contredit un homme de goût... »

Le commentateur salua.

« Un homme d'infiniment de goût, votre ouvrage le prouve; comment donc avez-vous pu permettre, mon cher monsieur Molière, qu'un certain M. *** gâtât vos charmantes comédies en y ajoutant des commentaires qui, soit dit entre nous, n'ont pas le sens commun? »

Voyez-vous d'ici la figure du commentateur à cette apostrophe moscovite?

Il se consola sans doute en pensant qu'il avait affaire à un barbare, et qu'un homme assez peu avancé pour ne pas connaître Molière et pour croire que ce grand écrivain existe de notre temps peut bien n'être qu'un très-mauvais juge en fait de commentaires.

Mais il ne soupçonna pas un seul instant que le prince avait pu se montrer plus ingénu qu'il ne l'était réellement, et s'envelopper d'une feinte ignorance pour lancer plus hardiment son épigramme.

Voilà l'anecdote oubliée par M. ***. — Maintenant il se pourrait bien faire que l'Académie, qui jadis fut assez ennemie de sa gloire pour négliger de donner un fauteuil à Molière, crût réparer cette déplorable maladresse en ouvrant sa porte au commentateur du grand homme.

*. Après avoir figuré parmi les plus parfaits gentils-hommes de la bohème parisienne, Arthur de B..., ruiné à vingt-six ans, s'est marié à une vieille femme extrêmement riche, qui tenait à acheter un nom patricien.

Le premier usage qu'a fait Arthur de B... de son autorité conjugale, c'a été de prendre pour intendant un enfant de treize ans. Un de ses amis le questionnant sur cette étrange bizarrerie qui lui fait choisir un intendant si jeune, alors qu'il a une femme si vieille :

« Eh! mon cher, a répondu Arthur de B..., ne vois-tu pas que je n'ai l'intention de me servir ni de l'un, ni de l'autre. »

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

ODÉON. — *Georges Dalton*, drame en 3 actes, par M. E. Arnould. — L'auteur du nouveau drame de l'Odéon a donné un tableau pittoresque des mœurs anglaises du temps de Cromwell. Georges d'Alton, jeune et enthousiaste puritain, combat parmi les soldats du Protecteur, contre les cavaliers du roi Charles I^{er}. Dans une rencontre, il a le malheur de tuer son père, qui s'est dévoué

corps et âme à la cause des Stuarts. Le remords entre dans son âme et en fait un enfer.

Pour comble de malheur, Georges est amoureux d'Hélène, sa cousine; mais comment oser demander la main de celle qu'il aime à lord Sidney, frère du mort, qui a juré de venger ce meurtre? Lord Sidney est un de ces hommes des anciens temps, hautains et inflexibles, qui ne reculeraient pas devant la nécessité de verser leur propre sang pour acquitter la dette du sang répandu. On voit d'ici tout le parti qu'un auteur habile a pu tirer de cette donnée. Au dénouement, Georges s'exile volontairement pour aller cacher dans les solitudes du Nouveau-Monde la fin d'une vie qui lui est devenue odieuse.

Ce beau drame, plein d'intérêt et d'émotion, a été joué avec un ensemble remarquable. Il faut donner particulièrement un tribut d'éloges à Randoux, dont nous avons depuis long-temps reconnu et signalé le talent, et qui, dans le rôle de Georges, a su obtenir de légitimes applaudissements.

VAUDEVILLE. — *La Clef d'or*, vaudeville en 3 actes, par M. Lajariette. — Dans une petite principauté allemande, on se préoccupe beaucoup de la loi salique. La grande-duchesse est jeune et jolie; mais le grand-duc, qui du reste ne paraît pas, est très-malade et n'a pas d'héritier. Voilà ce qui met en émoi toute cette petite cour et surtout le vieux prince Alexis, héritier présomptif, et M. de Manen, le premier ministre.

Il y a là un brillant capitaine, M. de Mulberg, qui est épris de la grande-duchesse, mais avec le dévouement le plus discret. La grande-duchesse aime les fleurs, et désire surtout une tulipe qui manque à sa riche collection. Un beau jour, elle aperçoit dans la serre la tulipe désirée. C'est une attention du capitaine, au péril de sa vie!

La grande-duchesse a l'habitude de porter une clef d'or, et elle envoie cette clef d'or dans un mouchoir de dentelle à son docteur, avec ce billet : Venez à dix heures, je vous attends! La clef tombe aux pieds du capitaine. Mais la grande-duchesse passe la nuit ailleurs, de sorte que certain petit complot, un peu leste, en faveur de la loi salique ne réussit pas.

Le grand-duc meurt, et, selon le vœu du sénat, il institue la grande-duchesse pour son héritière, à condition qu'elle épousera le duc de Busenthal. Ce duc, c'est le capitaine. La loi salique est abolie.

Cet imbroglio, parfaitement joué par Bardou, Félix, Amant et madame Doche, a été bien accueilli.

*. L'une des premières nouveautés que doit donner le Vaudeville est *l'Hôtel des bains Lambert*, ouvrage que la censure a rendu intact. Les auteurs sont MM. Jaime et de Prémaray. Le Vaudeville a reçu une bouffonnerie en deux actes, de MM. Duvert, Lauzanne et Xavier, provisoirement intitulée *le Capitaine de voleurs*. Enfin on a lu hier aux artistes un drame-vaudeville en deux actes, intitulé *le Bonhomme Job*. Cette pièce, dont l'auteur est M. Emile Souvestre, a été mise immédiatement à l'étude.

*. Depuis quelques jours on remarque aux abords du Théâtre-Beaumarchais une foule élégante évidemment étrangère à ce quartier éloigné. C'est que sur ce petit théâtre vient de s'égarer un drame digne de nos premières scènes, et que, chose rare, il y a rencontré de dignes interprètes. *Les Mineurs de Trogolff*, de MM. Marçaille et Jules Ladimir, sont un ouvrage d'un ordre élevé, rempli de situations émouvantes, et d'un intérêt croissant jusqu'au dénouement. Le style en est pur, énergique et imagé : c'est de l'art véritable. A une époque où les exhibitions de toutes sortes chassent la littérature des scènes élevées, elle est forcée de se réfugier dans les petits théâtres. Partout où vont les poètes, le public ne doit pas craindre de les suivre. Beaucoup de nos lectrices iront voir *les Mineurs de Trogolff*, ne fût-ce que pour jouir des émotions populaires et comparer cet ouvrage aux produits des théâtres aristocratiques.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

En faisant LE BIEN sans E coud T, laie clame, heure de l'Envie, ON arrive, au but, QU', once, E tare, PRO pose E
(En faisant le bien sans écouter les clameurs de l'envie, on arrive au but qu'on s'était proposé.)

Confection de Robes

M^{me} V^e INGER, née OLMER,
rue Montmartre, 169.

Mantelets, Visites, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

Plus de Cheveux blancs! L'EAU MEXICAINE, de M^{me} J. ALBERT, RUE CHOISEUL, 4, est maintenant si prompte et si expéditive, que ce n'est plus chez elle un embarras de se faire teindre les cheveux; — en moins d'UNE HEURE, elle leur donne non-seulement les nuances les plus pures, les plus brillantes, mais elle remet la coiffure dans un état de propreté et d'élégance tel qu'il est impossible de se douter du plus léger artifice.

Chaussures d'hommes.

BERNARD-CHAPUIS
et MOLIERE, rue de
la Bourse, 4.

Gymnase de la Chaussée-d'Antin, transféré rue de Buffaut, 13, pour agrandissement. Leçons tous les jours. (Voir le Prospectus à l'établissement.)

Le Décorateur parisien. Choix des plus jolies peintures et décorations des habitations parisiennes. 12 feuilles sont en vente; l'ouvrage se continue. Prix de la feuille coloriée avec art: 4 fr. — Chez Aubert et Co, place de la Bourse.

Hygiène.-Toilette. L'établissement spécial formé à Paris sous le nom de *Société Hygiénique*, rue J.-J. Rousseau, 5, ayant été créé dans un but d'utilité publique, a laissé de côté les mille futilités de la parfumerie ordinaire, et ne s'est occupé que des objets véritablement utiles, c'est-à-dire aussi précieux sous le rapport de la santé que pour les agréments de la toilette. — Jusque-là les divers articles de parfumerie destinés à la toilette manquaient d'une garantie nécessaire pour qu'ils pussent être employés avec sécurité. La Société Hygiénique s'est imposé le devoir de ne livrer au public que des préparations soumises préalablement, pour leurs ingrédients et leur composition, à des savants spéciaux. Cette innovation a une importance qu'on appréciera facilement, si l'on réfléchit que la plupart des objets employés pour la toilette agissent à la fois sur les principaux organes des sens, sur toute la périphérie du corps, et même à l'intérieur, et qu'ils peuvent, par conséquent, suivant leur préparation intelligente ou vicieuse, conserver ces parties dans l'état le plus parfait possible de beauté et de santé, ou les détériorer profondément après leur avoir procuré quelque avantage éphémère. — La Société Hygiénique a cru devoir aussi faire une étude particulière des substances odorantes employées dans la parfumerie; elle a reconnu que plusieurs exerçaient une action nuisible. Les unes dessèchent et durcissent l'épiderme, d'autres occasionnent des migraines ou surexcitent le système nerveux, etc., etc. En conséquence, elle n'a fait entrer dans ses compositions que des odeurs exemptes de tout inconvénient; et de plus, par ses procédés de purification et de combinaison, elle en a rendu le parfum plus doux et plus salubre.

PARIS. — IMPRIMÉ PAR PLOX FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.